

# L'anthropologue et le prognathe

Christine Laurière

**C'**EST BIEN sur la « part obscure de l'ethnologie », sa part d'ombre – tout autant que sa part maudite, serait-on tenté d'ajouter –, que Filippo Zerilli se propose de lever le voile, puisqu'il entend étudier – c'est d'ailleurs le sous-titre de son ouvrage – « la contribution de l'anthropologie naturaliste au processus d'institutionnalisation des études ethnologiques en France »<sup>1</sup>. Cette tradition de recherche, pourtant constitutive de la fondation de l'Institut d'Ethnologie en 1925, aux côtés de la sociologie et de la philosophie, et qui, dans un premier temps du moins, ordonna selon son propre régime méthodologique la conception de l'ethnologie comme un assemblage de disciplines hétérogènes mais solidaires, cette tradition, donc, est tout à la fois méconnue et discréditée. Méconnue tout d'abord, dans la mesure où elle jouit d'une considération historiographique et d'une légitimité très relatives si l'on se réfère au sort autrement favorable fait au rôle de l'école durkheimienne puis maussienne dans la formation de la discipline – dont, à vrai dire, la plupart des protagonistes du champ anthropologique des années 1910-1930 n'avaient pas pris la pleine mesure. Discréditée, l'anthropologie naturaliste l'est également du fait de « l'ambiguïté de la pratique et de l'idéologie anthropométriques » (p. X), noyau dur de la discipline, qui postule – ou plutôt affirme – une relation de cause à effet entre les caractéristiques physiques et les aptitudes mentales. Pour certains anthropologues, ce postulat donnera lieu, sous Vichy, à des dérives racistes et eugéniques, elles-mêmes prolongement d'accointances délétères avec les théoriciens du racisme biologique.

1. Après une brève présentation de l'ouvrage, je propose un développement à partir de certaines des sections que l'auteur consacre à Paul Rivet et qui rejoignent mes propres recherches en tant que biographe de ce dernier. C'est à un moment particulier de la carrière naissante de Paul Rivet que je m'attacherai, à savoir les années 1909-1912.

À propos de Filippo M. Zerilli, *Il lato oscuro dell'etnologia. Il contributo dell'antropologia naturalista al processo di istituzionalizzazione degli studi etnologici in Francia*. Roma, Centro d'Informazione e Stampa Universitaria (CISU), 1998, XIII + 221 p., bibl., index, ill. (« Materiali e Studi demotno-antropologici »).

À PROPOS

Il serait néanmoins stérile de réduire le paradigme de l'anthropologie naturaliste aux réflexions ci-dessus évoquées. Mieux vaut tenter, comme le fait Filippo Zerilli, d'« enrichir et [de] dilater le cadre historique de références dans lequel la pratique de la recherche ethnologique connut un processus de professionnalisation à partir de la seconde moitié des années 1920 » et de repérer, parmi la constellation d'institutions de recherche, de sociétés savantes, d'options théoriques, de revues, dans laquelle se déploie la tradition naturaliste, celles qui participèrent à la définition de l'ethnologie française et de ses orientations de recherche. Car l'anthropologie naturaliste est loin de constituer un bloc monolithique. Rien n'est moins facile que de s'orienter dans cette nébuleuse et d'identifier qui-est-qui, qui-est-avec-qui et qui-pense-quoi – ce qui dénote tout autant sa vitalité que son souci de visibilité et son effort organisationnel. Un rapide coup d'œil sur l'index des institutions répertoriées à la fin du livre – au demeurant très précieux – suffira à s'en convaincre. L'Institut français d'anthropologie, l'Institut international d'anthropologie, l'Institut d'anthropologie, la Société d'anthropologie de Paris, l'École d'anthropologie, les deux laboratoires d'Anthropologie, l'Institut d'Ethnologie, la Société d'Ethnographie de Paris, la Société française d'Ethnographie, etc., sont autant de lieux de production, de diffusion et de reproduction – ainsi que de confrontation – du savoir anthropologique *largo sensu* entre les années 1850-1930. C'est là que s'élabore, aux marges de l'Université, un certain type de discours sur l'Autre et l'Ailleurs, tantôt proches, tantôt lointains, à prétention non plus seulement philosophique, mais plutôt et d'abord scientifique.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, le jeune chercheur transalpin dresse, dans le premier chapitre, le tableau synthétique des principales figures, écoles et théories qui animent la scène anthropologique à partir de 1850. Pour ce faire, il mobilise un solide appareil bibliographique qui rend cette première section très informative. Bien qu'elle n'apporte aucun élément nouveau, elle rassemble et résume un grand nombre de données, de références, de faits jusqu'alors éparpillés. C'est en effet l'une des caractéristiques singulières de l'histoire de l'anthropologie française que de faire principalement l'objet d'articles pointus, plus rarement de livres. Ce rapide survol synthétique est donc le bienvenu.

Le rappel historique remonte à 1839 avec la fondation de la Société ethnologique par le médecin parisien d'origine jamaïcaine William Edwards, auquel l'anthropologue Paul Topinard reprochera en 1885, dans ses *Éléments d'anthropologie générale*, d'avoir « vicié » le sens originel du terme ethnologie (« science des peuples ») pour en faire la « science des races », lui imprimant ainsi un durable gauchissement biologique. Le mot lui-même mettra longtemps à se débarrasser de ses oripeaux originels, puisqu'aucun organisme scientifique français ne se qualifiera d'« ethnologique » avant 1925. C'est Paul Rivet qui, principalement pour des raisons de positionnement institutionnel dans le champ anthropologique et de stratégie identitaire, réintroduira cette dénomination selon une acception quelque peu différente.

Il n'en reste pas moins que l'ambition programmatique affichée par William Edwards – l'ethnologie comme science de synthèse – constitue dorénavant pour les

futures créations institutionnelles l'horizon de référence ; elles partageront toutes cette aspiration globalisante. La Société d'Anthropologie et la Société d'Ethnographie, toutes deux fondées en 1859 sous l'égide respectivement de Paul Broca et de Léon de Rosny, n'y dérogeront pas. Paul Broca, plus qu'aucun autre, « symbolisait toute l'anthropologie française »<sup>2</sup> de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et lui assignait la tâche d'écrire « l'histoire naturelle de l'homme ». Ses propres inclinations pour la médecine, sa volonté – commune à bien d'autres anthropologues – de doter l'anthropologie d'un fort coefficient de positivité en la rapprochant du modèle des sciences naturelles épousent « le programme naturaliste [...] focalisé vers deux directions de recherches complémentaires, bientôt réunies sous la bannière phrénologique : d'une part, l'inventaire empirique puis le classement typologique et sériale des groupes humains, d'autre part, l'étude des rapports entre crâne, cerveau et intelligence »<sup>3</sup>. Ainsi, malgré la pétition de principe décrétant le concours de toutes les branches de l'anthropologie générale (paléontologie, ethnographie, linguistique, psychologie, etc.), c'est l'anthropométrie qui focalise toutes les attentions et les ardeurs. La communauté savante dans son ensemble attend d'elle, en effet, rien moins que des lumières sur la phylogénèse de l'espèce humaine grâce à l'identification de « types raciaux primitifs purs », l'issue au débat subséquent opposant les monogénistes aux polygénistes, et, surtout, la légitimation mathématique-donc-irréfutable de la supériorité de la civilisation blanche ! L'enjeu est d'importance et explique en grande partie l'audience de l'anthropologie, déjà bien établie et visible dans les cénacles scientifiques.

La façon dont, par exemple, Paul Topinard, élève de Paul Broca, examine en 1873 le prognathisme maxillaire, l'un de ces caractères faciaux supposés discriminants entre les races inférieures et supérieures, ainsi que les conclusions opératoires auxquelles il parvient, sont emblématiques des aspirations des anthropologues. Il les résume en une phrase d'une franchise a posteriori confondante : « les résultats auxquels j'étais arrivé pour la projection sous-nasale s'accordaient merveilleusement avec *les notions acquises sur la place que telle ou telle race doit occuper dans l'échelle* » (cité p. 56 ; mes italiques ; C. L.)...

Or l'anthropométrie, et tout particulièrement sa branche maîtresse, la craniométrie – cette dernière se faisant fort d'explicitier *scientifiquement* pourquoi un Boshiman se trouve *naturellement* à un stade moins élevé de développement intellectuel et physique de par la physionomie et les mensurations de son crâne – sont mises à mal. Ce ne sont pas tant les présupposés théoriques sous-tendant cette pratique que le peu de fiabilité des données recueillies et un manque d'accord sur les techniques de mensuration et sur les caractères physiques pertinents qui sont accusés. En évoquant cette « crise de l'anthropométrie » (chap. II), Filippo Zerilli livre sans nul doute son chapitre le plus intéressant. Les innombrables désaccords entre savants – qui peuvent recouper par ailleurs un ressentiment cocardier entre Allemands, Français, Italiens, etc. – à propos du meilleur plan d'orientation pour l'étude du crâne, du meilleur caractère anatomique à retenir pour établir une hié-

2. Claude Blanckaert, « Fondements disciplinaires de l'anthropologie », *Politix*, 1995, 29 : 51.

3. *Ibid.* : 47.

rarchie raciale, du meilleur procédé de mesure à adopter, etc., donnent lieu à d'in croyables querelles byzantines. Cela ne laisse pas d'étonner mais sert également de révélateur sur l'importance revêtue par l'anthropométrie dans le paradigme naturaliste et du rôle qu'elle y assume.

Le prognathisme est une de ces singularités anatomiques qui fit couler beaucoup d'encre. D'une part, il faisait appel à un critère d'évaluation esthétique proche du sens commun qui l'assimile à un attribut simiesque, d'autre part il pouvait se révéler un indice anthropologique significatif. Il ne remplira cependant jamais, faute de résultats probants, la fonction idéologique que lui assurait pourtant une prééminence de fait dans l'appareil conceptuel de l'anthropologie naturaliste (pp. 53-54). Les données produites à partir du calcul de l'indice du prognathisme facial supérieur illustrent bien cette déroute scientifique, qui n'est pas sans dépit le même Paul Topinard : « Les Australiens [i.e. les Aborigènes] ont, aux décimales près, le même indice que les Bas Bretons et les Romains et sont moins prognathes de la face que les Parisiens eux-mêmes du cimetière de l'Ouest. Les Tasmaniens ont un indice plus faible encore, qui les rangerait à côté des Auvergnats, des Bretons-Gallots et même des Basques. Les nègres de la côte du Mozambique et les Micronésiens des îles Hawaï se trouvent aussi être moins prognathes que la moyenne des 350 Parisiens. La série des Nubiens, de son côté, a le même indice que celle des Scandinaves [...] »<sup>4</sup> ! Bigre ! L'impasse est totale et, de-ci de-là, quelques voix s'élèvent pour douter de la suprématie du magistère anthropométrique et relativiser sa capacité à déterminer les aptitudes mentales et les comportements collectifs.

À ce titre, le gros mémoire de Paul Rivet consacré aux « Recherches sur le prognathisme »<sup>5</sup> apparaît aux yeux de Filippo Zerilli comme une heureuse tentative pour sortir l'anthropométrie de l'ornière en lui offrant de nouvelles perspectives. Paru en 1909 et 1910 dans une revue plus ou moins affiliée au Muséum, *L'Anthropologie*, cet essai important fait le point sur « l'état actuel de la question [...] l'un des problèmes les plus embrouillés de l'anthropologie »<sup>6</sup>. Paul Rivet explore systématiquement la bibliographie et considère une à une les différentes facettes du sujet (les diverses conceptions du prognathisme, la multiplicité des points de repère, la critique des méthodes de mesure), puis propose sa propre méthode qu'il argumente et développe tant d'un point de vue théorique que pratique. Le lecteur suit avec un intérêt parfois teinté d'un certain amusement les détails de la mise en œuvre du procédé de mensuration qui reste, somme toute, une affaire de famille puisque c'est vraisemblablement un neveu, le lieutenant Maurice Rivet, qui a mis au point l'appareil permettant de mesurer à la chaîne les crânes – la fiabilité des données reposant en effet sur la très grande quantité de spécimens étudiés afin de réduire la marge des variations individuelles et d'obtenir une moyenne représentative. Grâce à son « abaque », sorte de compas, Paul Rivet réussit la prouesse, « dans une seule après-

4. Paul Topinard, « Du prognathisme facial supérieur », *Revue d'anthropologie*, 1<sup>re</sup> série, 1873, II : 254-255 (cité p. 55).

5. Paul Rivet, « Recherches sur le prognathisme », *L'Anthropologie*, XX, 1909 : 35-49, 175-187, et XXI, 1910 : 505-518, 637-666. Cette quatrième partie n'aurait pas dû être la dernière puisque Paul Rivet devait encore étudier l'angle alvéolo-naso-basilaire ou angle de Koster – ce qu'il ne fera pas.

6. *Ibid.* : 35.

midi, [...] sans grande fatigue, [de] calculer le prognathisme de 600 crânes ; en une heure, [il est] arrivé à en calculer 130 »<sup>7</sup>. Le jeune anthropologue se base sur une série de plus de 6 000 crânes, humains, anthropoïdes et simiens. Paul Topinard, l'ancien détenteur du record, est donc battu à plates coutures : ce dernier n'en mesura que 80 à l'heure pour un total de 1 358 crânes !

Cette anecdote confirme que l'importance de la quantité et de la qualité des mesures anthropométriques pèse d'un poids considérable dans la légitimation des résultats acquis et dans la formulations des hypothèses défendues – surtout si elles vont, à l'instar de celles de Paul Rivet, à l'encontre de la doxa du champ anthropologique. Ce dernier attaque ici la citadelle de l'intérieur, avec une habileté certaine, en n'adoptant les réquisits de la démarche anthropométrique, en ne se pliant à sa rhétorique que pour mieux la retourner et la priver de ses axiomes idéologiques. Pendant de longues pages, le nouvel assistant à la chaire d'anthropologie du Muséum procède donc à de nombreux calculs ; il étudie l'angle naso-alvéolo-basilaire chez les singes, les anthropoïdes et dans les races humaines. Il suit ses variations selon le sexe et les individus, les ethnies, la forme du crâne et de la face (qu'elle soit dolicho-, mésati- ou brachycéphale, chamaeprosope ou leptoprosope !).

L'anthropologue en conclut avec fermeté que le prognathisme ne peut être un indice anthropologique discriminant, « que ce résultat n'a rien d'inattendu et ne surprendra que les rares anthropologistes attardés encore à rechercher dans les races humaines le caractère sériaire idéal permettant d'établir entre elles une sorte de hiérarchie. Il y a dans cette conception un peu de cette simplicité qui guide les chercheurs de panacées. [...] un de ces caractères pris isolément ne permettra jamais d'établir les étapes de l'évolution progressive qui de l'anthropomorphe hypothétique aboutit à l'homme de race blanche *considéré comme* le type supérieur de l'humanité » (mes italiques ; C. L.)<sup>8</sup>. Il poursuit en affirmant, sans plus de précautions, que « c'est singulièrement simplifier les phénomènes qui ont pu et dû se produire [...] que d'imaginer un type originel qui serait une sorte de compromis bizarre entre le Nègre et le Gorille. Ces conceptions de pure imagination [...] ont fait leur temps »<sup>9</sup>. Enfin, assène-t-il, il est « absolument illégitime de rechercher dans ces variations une sorte de barème du degré d'évolution intellectuelle des diverses races. Cette remarque s'applique d'ailleurs à tous les caractères physiques que l'on a, à la légère, appelé *caractères d'infériorité* parce qu'on les retrouve exagérés chez les Anthropoïdes »<sup>10</sup>. Tout au plus peut-on espérer voir le prognathisme fournir « de précieuses indications [car] il semble être surtout un réactif très sensible pour apprécier le métissage des diverses populations »<sup>11</sup> et, ce faisant, contribuer à faire la lumière sur les vicissitudes du peuplement d'une région donnée, dans une perspective historique.

On le voit, cet article est tout autant une contribution décisive à l'anthropologie physique qu'un rabotage de ses prétentions, la précipitant de son piédestal

7. *Ibid.* : 186.

8. *Ibid.* : 643.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

pour ne plus la mobiliser qu'en tant que simple auxiliaire de disciplines plus riches de promesses telles que la linguistique, l'ethnographie, l'archéologie. Il liquide ici sans ambages quelques-unes des chimères qui hantent l'anthropologie et réoriente ses recherches vers ce qui semble devoir être, en ce début de siècle, une problématique plus féconde : le diffusionnisme<sup>12</sup>.

De par l'esprit – et les mots, sciemment choisis – de ses conclusions, Paul Rivet entre en opposition frontale avec les positions défendues par certains professeurs de l'École d'Anthropologie (p. 67), au premier rang desquels Georges Hervé, titulaire de l'enseignement d'ethnologie<sup>13</sup>, et par les tenants du courant anthroposociologique agrippés à la notion de « caractère d'infériorité » pour rendre compte du médiocre stade de développement technologique et moral des races de couleur, et de leur dégénérescence. De même, l'ethnologue italien y lit avec raison une réponse indirecte à la polémique provoquée par la commission d'enquête ethnographique sur le métissage<sup>14</sup> établie au sein de la Société d'Anthropologie de Paris en 1907, qui débouche sur un clivage idéologique entre les partisans des effets négatifs des croisements raciaux sur les comportements (psychopathologiques, moraux, sociaux), la fécondité et la morphologie des métis, et les opposants à ce déterminisme biologique réducteur, aveugle à la condition et au statut sociaux spécifiques de ces populations – au nombre desquels figure Paul Rivet.

Filippo Zerilli n'a pas non plus manqué d'apercevoir le renversement opéré par Paul Rivet, celui-ci se servant désormais de l'angle facial comme d'un outil au service du « diagnostic ethnique » de la composition raciale d'une population donnée (pp. 70-71), dans une problématique centrée sur les notions apparemment moins figées de métissage, de diffusion, d'échange. Sans nul doute, la race demeure le concept opératoire permettant de penser ces notions, tant elle est consubstantielle à la construction intellectuelle même de l'anthropologie – et Paul Rivet reste parfois tributaire de cette rhétorique raciale dans ses articles –, mais il refuse son instrumentalisation comme alibi inégalitaire appelé à motiver un discours normatif sur les dispositions et le sort des populations exotiques.

Il faut néanmoins reconnaître que l'opinion de Paul Rivet sur ce sujet a sensiblement évolué. De fait, il n'a pas toujours échappé ni à cette essentialisation de la catégorie de race, ni à un certain discours réducteur emprisonnant les peuples non occidentaux dans le moule des primitifs attardés, condamnés à disparaître devant l'avancée inexorable de la civilisation<sup>15</sup>. Cinq ou six ans auparavant, lorsqu'il relatait

12. Axé sur une perspective à la fois culturelle *via* l'étude des objets ethnographiques, et historique de par sa volonté d'intégrer l'humanité exotique dans la temporalité occidentale, ce modèle théorique étudie les « processus de contact et de transferts culturels par voie de dispersion migratoire, d'emprunt, d'imitation ou d'acculturation » (Britta Rupp-Eisenreich, « Diffusionnisme », in Pierre Bonte & Michel Izard, eds, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1992 : 201) et s'emploie à déterminer les aires de diffusion et de distribution des caractères culturels, linguistiques et anatomiques. Cf. aussi le point 2.6. de l'analyse de Filippo Zerilli, « Verso il diffusionismo », pp. 67-72.

13. Ce dernier affirmait sans ciller, en 1907, la très grande proximité des races les moins évoluées d'un « point de départ simiesque » (cité p. 67).

14. Cf. le point 3.3. : « Dal dibattito all'inchiesta etnografica sul meticcio », pp. 84-91.

15. Cf. Christine Laurière, « L'ethnologue sur les marches de la civilisation. Expériences ethnographiques de Paul Rivet et Alfred Métraux en Amérique andine », *Gradhiva*, 1995, 18 : 57-75.

ses incursions ethnographiques en terre indienne pendant son séjour en Équateur comme médecin militaire de la mission géodésique française, il ne pouvait qu'évoquer le face-à-face inégal entre Indiens et populations hispanophones. À le lire, il n'était guère facile de démêler, dans le faisceau de facteurs avancés, ce qui ressortissait au soi-disant destin biologique de la « race indienne » et ce qui relevait des conditions sociologiques, économiques, sanitaires auxquelles étaient soumises ces populations. Il prenait volontiers l'effet pour la cause et ne se départait pas d'une grille de lecture stéréotypée, mais communément partagée par ses semblables.

Adoptant le ton de Cassandre, Paul Rivet prédisait que : « le jour où le Blanc attiré vers ces régions fertiles et riches y introduira le commerce et l'industrie, le jour où de larges voies de communication ouvriront largement à la civilisation ces vastes forêts encore vierges, l'Indien sera frappé à mort, voué à une disparition rapide, *obéissant à la loi fatale qui poursuit les individus de sa race sous toutes les latitudes, lorsqu'ils se trouvent en contact avec une race plus forte, plus active, plus intelligente* » (mes italiques ; C. L.)<sup>16</sup>. Ailleurs, présentant les indiens Colorados, il constatait que « l'invasion nègre venue de la côte, l'immigration blanche, qui peu à peu descend de la région interandine, les ont refoulés insensiblement, diminuant chaque jour leur domaine. La maladie [...] et *cette étrange décadence qui lentement, mais sûrement, atteint la race indienne mise en contact avec une autre race*, les ont décimés. Bientôt – demain – avec la dernière parcelle de forêt vierge, disparaîtra, sans laisser de trace, une race intéressante, pourvue de mœurs et d'une langues spéciales, emportant avec elle le mystère non éclairci de ses origines et de son passé » (mes italiques ; C. L.)<sup>17</sup>. Ici, alors que l'ethnologue déplore sincèrement la disparition physique de l'Indien, la référence obligée à la race, au destin biologique de ces hommes, objets passifs de l'histoire occidentale, l'empêche de nommer une autre réalité tout aussi dévastatrice pour ces sociétés : la déculturation.

Manifestement, depuis son retour à Paris en juillet 1906, le jugement de Paul Rivet – jugement de valeur, jugement scientifique : il serait fallacieux de les croire dissociables – a changé et changera encore, comme en témoignent ces deux extraits, l'un issu d'une conférence qu'il prononcera en juin 1931 devant un parterre de missionnaires protestants, et l'autre, réponse à un journaliste (s. d.) :

« Il est bon que vous sachiez que tous les peuples que vous allez visiter [...] ne sont pas des primitifs ; ce sont des peuples qui dans l'histoire de l'humanité ont un passé aussi et même plus long que le nôtre [...] ; seulement leur civilisation a évolué dans un sens différent de la nôtre. » « Ces peuples si différents de nous, je ne dis pas en essence, mais par l'orientation que l'évolution de leur civilisation a prise, ne croyez jamais retrouver en eux le stade primitif de l'humanité ; car eux aussi, il ont évolué. »<sup>18</sup>

16. Paul Rivet, « Les Indiens de Mallasquer », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 5<sup>e</sup> série, V, 1904 : 150.

17. Paul Rivet, « Les Indiens Colorados. Récit de voyage et étude ethnologique », *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, n. s., II, 1905 : 177. Cette monographie, considérée comme un « classique » de l'ethnographie du peuple colorado, fut traduite en espagnol et intégrée à un recueil intitulé *Tshachila. Los clásicos de la etnografía sobre los Colorados (1905-1950)*, José Juncosa ed., Quito, Ediciones Abya Yala, 1988.

18. Paul Rivet, « L'anthropologie et les missions », Congrès des missions protestantes, Paris, Brochure de la Société des missions évangéliques, 1931 : 7 et 8.

« L'homme actuel est un métis et l'idée de race n'a pour ainsi dire plus de valeur objective. [...] Certes, tous les peuples de la terre ne sont pas parvenus à la fois au même degré culturel. Il y a eu des régions où la civilisation a évolué plus vite que dans d'autres. Il y a eu des régressions. [...] En vérité, tous les peuples ont les mêmes possibilités de développement encore qu'ils apparaissent si distincts les uns des autres à une époque donnée. »<sup>19</sup>

Assurément, c'est une démarche bien peu rigoureuse que de bousculer ainsi la chronologie, de rapprocher hâtivement des discours éloignés, pour certains, d'une trentaine d'années ; cela permet cependant de mieux se rendre compte du cheminement intellectuel, tant scientifique qu'éthique, parcouru par Paul Rivet vis-à-vis de l'objet même de la réflexion anthropologique. Le lecteur est à même de constater que celui qui fut une figure marquante de l'institutionnalisation de l'ethnologie française dans les années 1920-1930 – sa « cheville ouvrière », selon la formule consacrée –, s'émancipe progressivement d'une conception de l'altérité fortement imprégnée de préjugés idéologiques, relativise grandement la notion de « race » pour ne plus finalement considérer, dans un glissement sémantique significatif, que des « peuples », des « civilisations ». D'anthropologique, son approche devient plus spécifiquement ethnologique.

Plus généralement, ces années 1909-1912 sont une période charnière de la carrière naissante de Paul Rivet<sup>20</sup> : après trois années d'un labeur acharné pour prendre pied dans les cercles de sociabilité savante et s'y faire un nom, sa situation professionnelle se stabilise enfin. En 1907, il organise avec succès au Muséum une exposition sur les collections anthropologiques et ethnographiques qu'il avait recueillies en Équateur ; il est chargé depuis peu des fonctions de bibliothécaire-archiviste à la Société des américanistes après avoir assuré pendant une petite année celle de secrétaire général, et il dirige la publication de son *Journal* ; il récolte plusieurs distinctions scientifiques et honorifiques récompensant ses travaux et mémoires.

Surtout, en mai 1909, Paul Rivet est nommé assistant attaché à la chaire d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle nouvellement dirigée par René Verneau<sup>21</sup>, chaire pour laquelle il travaillait déjà depuis trois ans en tant que chercheur libre afin de classer et d'exploiter la documentation rapportée d'Équateur, dans le cadre d'un détachement autorisé par le service géographique de l'armée. Le Muséum faisant partie des parrains scientifiques de la mission géodésique en Équateur, ce fut tout naturellement cette prestigieuse institution qui l'accueillit à l'automne 1906 en la personne d'Ernest-Théodore Hamy, lui-même américa-

19. Interview de Paul Rivet, « Comment devient-on ethnologue ? », version dactylographiée, s. d. : 4-5 (cf. Archives de l'Institut d'Ethnologie 2AM 2C, Bibliothèque du Muséum de l'Homme).

20. Christine Laurière, « Paul Rivet, vie et œuvre », *Gradhiva*, 1999, 26 : 110-112.

21. D'une manière un peu présomptueuse, qui correspond bien à son caractère fougueux, c'est d'abord au poste de professeur de la chaire d'anthropologie que Paul Rivet souhaite poser sa candidature, ainsi que l'atteste une lettre, datée du 11 février 1909, du ministère de la Guerre (7<sup>e</sup> direction, 1<sup>er</sup> bureau du personnel) l'y autorisant (cf. Archives Paul Rivet, Bibliothèque du Muséum de l'Homme, 2 AP 1 B1a). Devenu conscient de ses faibles chances d'obtenir ce poste, sachant qu'il est un nouveau venu en anthropologie, il demande alors et obtient du même ministère une nouvelle autorisation pour postuler cette fois au poste d'assistant de la chaire d'anthropologie. Il est nommé le 28 mai 1909.



niste et alors titulaire de la chaire d'anthropologie. Paul Rivet fut ainsi l'un de ses tout derniers collaborateurs.

La menace d'avoir à rejoindre son corps d'armée s'éloigne donc pour de bon<sup>22</sup>; l'offensive menée tous azimuts afin de conquérir ses premiers galons d'homme de science, d'anthropologue, a pleinement réussi. Il est parfaitement intégré dans le cénacle anthropologique, sait faire valoir son expérience sur le terrain dans ses publications et ses communications, et a pris langue avec plusieurs savants étrangers réputés – dont Franz Boas, Erland Nordenskiöld, Théodore Koch-Grünberg et Cestmir Loukotka.

Ses nouvelles attributions à la chaire d'anthropologie du Muséum et à la Société des américanistes à un moment critique de son histoire<sup>23</sup>, l'éloignent définitivement d'une Société d'Anthropologie à courte vue, trop spécialisée pour être véritablement « anthropologique ». Paul Rivet en était membre depuis octobre 1902, alors qu'il se trouvait encore en mission en Équateur. Conscient de la renommée de cette institution phare du champ anthropologique au début du XX<sup>e</sup> siècle, il ne la négligea pas dans sa stratégie de conquête d'une activité stable. Il devait se constituer un *curriculum vitae* des plus convaincants en vue de sa prochaine candidature au Muséum<sup>24</sup> – qu'il savait par expérience très attaché à cette prééminence du biologique sur le culturel. Cependant, une fois nommé, Paul Rivet se prévaut de la conception globalisante de l'anthropologie défendue par Paul Broca et Armand de Quatrefages pour imprimer à ses travaux une tout autre direction : il se consacre dorénavant aux études linguistiques des langues amérindiennes, à l'ethnographie et à l'archéologie, en vue, entre autres, de la publication très remarquée de *L'Ethnographie ancienne de l'Équateur* en 1912.

Ces « Recherches sur le prognathisme » sont en définitive importantes à plus d'un titre : en même temps qu'elle font état d'une certaine impasse de la connaissance anthropométrique et affichent les prédilections de Paul Rivet, elles signent également son divorce d'avec la Société d'Anthropologie<sup>25</sup>, lourd de conséquences pour la configuration du champ anthropologique. La rupture avec cette institution est véritablement consommée durant l'hiver 1910-1911, lorsque, sur son initiative, un nouveau protagoniste fait son entrée en scène : l'Institut français d'anthropologie<sup>26</sup>. Ce dernier, sans avoir les moyens de préfigurer véritablement le futur Institut d'ethnologie, lui trace tout du moins le chemin en instaurant une sociabilité étroite entre des scientifiques d'horizons divers qui prennent l'habitude de se rencontrer, de s'écouter, d'échanger leurs idées, et qui partagent tous la même conception de ce que doit être la science de l'homme. Paul Rivet parvient de la sorte à capitaliser une

22. Face à la pénurie de personnel dont souffrait le service de santé, il avait en effet failli être réintégré dans le service actif en tant que médecin-major de 2<sup>e</sup> classe à l'automne 1908, réintégration qu'il voulait à tout prix éviter. Cf. le dossier militaire de Paul Rivet, Service historique de l'armée de terre (Vincennes) : 6YE 51705.

23. Cf. Christine Laurière, *La Société des Américanistes de Paris. Fondements et idéologie de l'américanisme en France*, Maîtrise de sociologie, Université Paris-X Nanterre, 1993 : 44.

24. Paul Rivet, *Titres et travaux scientifiques*, Paris, 1909.

25. Paul Rivet démissionne en 1910, en même temps que Louis Lapique et René Verneau.

26. Cf. le point 3.4. : « Paul Rivet e la nascita dell'Institut français d'Anthropologie », pp. 91-100.

défiance latente envers le biologisme dont fait preuve l'anthropologie physique, contre son étroitesse de vue.

On doit au linguiste Marcel Cohen, enrôlé *manu militari* par Paul Rivet comme secrétaire des séances, un témoignage capital, et de première main, sur les conditions de la naissance de l'Institut : « Paul Rivet trouvait [la Société d'Anthropologie et sa revue] confinées, et ayant pris contact avec divers savants qui s'occupaient de l'homme à d'autres points de vue que l'anthropologie physique, il a voulu, et ayant voulu, a su organiser une nouvelle société, qui s'est appelée *Institut français d'anthropologie*, étant sous-entendu, mais non affiché, que ce terme s'entendait dans le sens le plus large. »<sup>27</sup> Les séances mensuelles commencent en janvier 1911, et s'y retrouvent des hommes de science issus des plus hautes sphères académiques et de l'enseignement supérieur, tels Marcellin Boule, Marcel Cohen, Maurice Delafosse, Émile Durkheim, Robert Hertz, Louis Lapicque, Marcel Mauss, Lucien Lévy-Bruhl, Antoine Meillet, Étienne Rabaud, Salomon Reinach, René Verneau – Paul Rivet en est l'archiviste bibliothécaire. L'Institut français d'anthropologie, « émanation directe du laboratoire d'anthropologie du Muséum », regroupe donc en son sein une élite influente, « active dans les principales institutions du système de l'enseignement supérieur » (pp. 95-96). Filippo Zerilli comptabilise parmi les sociétaires pas moins de sept membres de l'Institut de France, sept professeurs de l'École pratique des hautes études, six professeurs du Collège de France, six membres du Muséum, trois professeurs en Sorbonne, etc. Y sont représentées la paléontologie, la préhistoire, la biologie, la géographie, la sociologie, la linguistique, l'histoire de l'art, la médecine, l'anthropologie, etc., bref toutes les branches des sciences humaines. C'est dire la surface sociale et scientifique de cette institution qui entend œuvrer dans un esprit d'équité, en ne privilégiant aucune discipline.

L'Institut français d'anthropologie n'est pas qu'une création institutionnelle de plus, un club pour savants désœuvrés ; ici sont réunis pour la première fois, et ce dès 1911, ceux qui façonneront dans l'Entre-deux-guerres la physionomie de l'ethnologie française. Ce n'est donc pas forcer le trait que de reconnaître le rôle de catalyseur qu'eut, pour Paul Rivet, son départ de la Société d'Anthropologie ; il se joue bien là quelque chose d'important qui dépasse l'étude de cas individuel.

Au-delà de sa contribution plus générale et substantielle à l'histoire des institutions anthropologiques françaises des années 1900-1920, Filippo Zerilli fournit ainsi quelques éléments de réflexion pour une plus juste appréciation de l'œuvre de Paul Rivet, afin de dépasser le cliché de l'anthropologue physique, piètre théoricien mais tout de même fondateur du Musée de l'Homme. Celui qui fut le maître-d'œuvre de l'institutionnal-isation de l'ethnologie en France et un américaniste réputé mérite mieux que cette image convenue.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : histoire de l'anthropologie française / *history of French anthropology* – Paul Rivet – prognathisme / *prognathism* – Institut français d'anthropologie.

27. Marcel Cohen, « Sur l'ethnologie en France », *La Pensée*, 1962, 105 : 86-87.